

Dimitri Desurmon

Déformer le réel : entre distance et réalisme

Cahiers ERTA nr 3, 9-22

2013

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

DIMITRI DESURMON

UNIVERSITÉ CHARLES-DE-GAULLE-LILLE 3

Déformer le réel : entre distance et réalisme

L'ambigüité est sans aucun doute ce qui tend à motiver une réflexion, un questionnement, une remise en cause. Qu'il s'agisse d'un jugement, d'un propos, d'une démonstration, si ambigüité il y a, s'en suit alors une démarche heuristique visant une clarification possible. Mais qu'est-ce que l'ambigüité? C'est un état d'indécidabilité, ce moment où aucune procédure ne nous permet d'affirmer directement une position plutôt qu'une autre. L'ambigüité est aussi dénotée par son aspect vague, elle désigne l'impossibilité de remplir objectivement et précisément certaines conditions. Il s'agit de ce flottement qui indique que nous sommes en quête de sens, ou de signification, que ces derniers ne s'imposent pas d'eux-mêmes, qu'il n'est pas possible de les déterminer intuitivement. L'ambigüité en appelle donc toujours à autre chose, elle réclame une prise de position tranchée. Si pourtant l'ambigüité possède une définition claire, il nous faut en conclure que l'ambigüité ne s'implique pas elle-même et qu'il y a, au-delà d'elle, un sens clair qui lui confère sa possibilité. Il y a donc un critère de démarcation entre ce qui est ambigu et ce

qui ne l'est pas dès lors que l'ambigu tend à ne plus l'être. C'est dans cette optique que nous nous persuadons de la capacité que nous aurions à dire toujours mieux le réel.

À vrai dire, cette tendance de l'ambigu à ne plus l'être n'est rendue vraie que par une position normative à l'égard de la connaissance. Mais plus qu'à un problème de connaissance, il nous faut régresser jusqu'à notre capacité à saisir le réel par le langage pour poser la question de la forme de ce réel. En effet, en posant la question de la connaissance, nous présupposons la forme connaissable du réel : nous devons aller en-deçà de cet aspect pour nous permettre la question de la forme même du réel. Pourquoi sommes-nous parti de l'ambigüité et quel est notre propos ? La propriété d'être ambigu est manifestement ce qui caractérise tout propos dont l'accord avec le réel n'est pas décelable, autrement dit, elle est le prédicat de toute déformation où nous entendons par déformation le passage d'une forme à une autre sans fonction évidente. Par opposition, ce qui n'est pas ambigu serait la restitution adéquate d'une forme réelle mais la restitution ne peut se faire que par projection dans une forme intelligible qui n'est pas le réel lui-même. Qu'est-ce donc que déformer le réel dès lors que la déformation semble se réduire à un problème d'ambigüité et que la forme du réel est distante de nous ? Sommes-nous toujours dans l'ambigüité de la déformation ? N'y a-t-il pas un sens de l'ambigüité qui transcenderait cette dernière et dans lequel nous pourrions trouver le critère de démarcation entre déformation et expression de la forme du réel ?

Posons à présent notre problème tel qu'il est compris depuis nos réflexions sur l'ambigüité. D'un côté, nous avons le réel et sa forme, de l'autre, l'expression de cette forme par le langage avec l'ambigüité comme critère de démarcation entre l'expression de la forme du réel et la déformation du réel par ce langage. Comment comprendre que la frontière entre

réalisme et déformation puisse être rendue claire par l'ambiguïté de cette dernière ? Plus encore, si ce critère disparaît, n'aurions-nous pas affaire à un réel toujours déformé ? Plusieurs enjeux donc pour notre étude. Il est déterminant sur le plan épistémologique de déterminer si nous pouvons exprimer ou non le réel, si ce dernier est toujours déformé, que nous reste-t-il sinon la fiction ? Aussi, si un réalisme est possible, comment croire encore qu'une distance est présente entre le réel et nous ? Nous considérerons dans un premier mouvement l'hypothèse réaliste confrontée au problème des conditions de sens de la fiction. La fiction apparaît comme étant l'expression active de la déformation propre au langage qui ne peut se réduire à une quelconque clarté en termes de signification et de sens. La déformation du réel est donc le propre, non plus de la fiction, mais de toute expression et le réel nous demeure inaccessible. Dès lors, que nous révèle la fiction quant à nos modes de connaissance ?

La fiction, une simple erreur ?

La fiction est la déformation du réel par excellence par opposition aux énoncés de langage qui restituent pleinement la forme du réel. Telle est l'hypothèse en tout cas du réalisme. Déformer le réel est-ce donc se perdre dans l'erreur, la fiction ? Le réalisme soutient cette possibilité par plusieurs principes qu'il convient de confronter à la fiction quelle qu'elle soit : de la fiction littéraire à l'évocation d'un passé qui, peut-être, n'a jamais été.

Le réel, c'est indéniable, a une forme. Si nous pouvons l'appréhender, c'est que donc il nous apparaît d'une certaine manière et qu'à cette apparition correspondent des impressions qui nous sont intelligibles. De quelle nature sont ces

impressions ? Elles sont l'expression d'une extériorité qui nous amène à considérer la distance qui existe entre cette chose qui imprime, nommée « réel », et notre pensée qui appréhende ce réel. Autrement dit, lorsque nous percevons cet arbre, il nous est donné comme une unité perçue et, intuitivement, cette unité se manifeste comme différente de celle que nous sommes. C'est sur ce postulat de l'impression provoquée par le réel que le réalisme nous impose de considérer une extériorité qui se pose comme étant la vérité et pourtant, ce réel nous demeure inaccessible dans la mesure où ces impressions peuvent être trompeuses. Mais c'est ici un problème bien connu qui alimente le débat philosophique depuis ses premiers mots ; nous ne nous attardons pas sur cette question que les éléments bibliographiques doivent aider à porter à maturité. Ce que pose le réalisme est que nous pouvons, par une expression adéquate, dire cette forme qui nous échappe dans l'impression simple. Nous nous retrouvons donc avec un duo conceptuel qui place l'homme en position de découvreur, l'expression permettant de restituer ce qui se dérobe sous l'impression : la forme du réel. Très vite l'expression devient un problème dans le sens où des propositions peuvent faire sens indépendamment de toute cohérence avec la réalité. Cependant, un critère existe : brièvement, la proposition qui exprime une propriété du réel admet, grâce à une fonction d'interprétation, des référents aux noms qu'elle utilise et ces objets entrent dans l'interprétation d'un prédicat utilisé par la proposition. Nous généralisons ce propos pour la concision et les besoins de notre réflexion. Ce qui est à retenir est que le langage, bien que distant du réel, y fait directement référence et il est donc possible d'en éprouver l'adéquation. Le langage étant la seule voie par laquelle une chose est possible à appréhender, nous pourrions avoir un accès à la forme du réel par la signification même du langage sans le déformer puisque nous connaissons la façon dont

une proposition signifie. Du même coup sont distingués sens et signification : une proposition peut faire sens sans évoquer la forme du réel, sans signifier.

Le problème de déformation du réel par le langage semble ici résolu dans la mesure où nous pouvons identifier et distinguer déformation ou fiction et jugement vrai ou faux. Nous comprenons aussi que le sens est distinct de la signification et que la fiction peut donc faire sens sans rien signifier. Un nouveau problème se pose pourtant. Nous sommes à un moment de l'étude du langage où la dichotomie entre réalité et fiction est claire : les propositions évoquant le vrai, la forme du réel, ont une interprétation et des référents en conséquence, celles qui déforment le réel sont intelligibles mais possèdent une interprétation vide. L'ambiguïté dont nous parlions auparavant a disparu. Sans cette ambiguïté, la fiction en est réduite à un jugement faux et réciproquement, tous deux étant une déformation du réel en tant qu'ils font sens par une forme réaliste mais ne signifie rien quant à la forme du réel. Mais de dire que Pégase est un cheval ailé n'est pas un jugement faux et pourtant, comme Pégase ne réfère à aucun objet présent, ce jugement est considéré comme faux : nous ne pouvons plus rien affirmer quant à la nature des objets de fiction. Cette réflexion peut être étendue aux objets qui ont existé mais n'existent plus. Pour surmonter cette aporie, nous avons à résoudre un dilemme crucial pour le statut du réel dans notre connaissance¹. Il nous faut soit

¹ Bertrand Russell, dans la lignée de Frege [cf. G. Frege, « Sens et dénotation », [dans :] *Écrits logiques et philosophiques*, C. Imbert (trad.), Paris, Seuil, 1971, p. 102-126), propose de surmonter ce problème en distinguant sens et dénotation, la dénotation n'étant plus la condition pour faire sens. Cependant, la solution des descriptions définies qu'il propose ne résout pas le problème de la possibilité d'un jugement vrai sur les non-existants : "*Hence one would suppose that 'the King of France is bald' ought to be nonsense ; but it is not nonsense, since it is plainly false*". « D'où il suit que l'on considère que "le Roi de France est chauve" devrait être un non-sens ; mais ce n'en est pas un dans

admettre que les objets de fiction font partie du réel et que l'existence n'est donc pas ce qui caractérise la forme de toute réalité, la fiction ne serait donc plus déformation puisque toute déformation ferait partie de la forme du réel. Soit il nous faut nier que le réel ait une forme que nous puissions appréhender et nous contenter donc d'un scepticisme destructeur pour toute entreprise heuristique puisque nous serions toujours dans la déformation.

Le problème qui se pose est donc de nature ontologique. Dans cette optique, une redéfinition de la déformation s'impose : quelles sont les conditions de possibilité d'une déformation ? Comme pour l'athée qui a besoin de la notion du divin pour se définir comme *a-theas*, la possibilité d'une déformation suggère la présence d'une forme ou de plusieurs formes auxquelles elle s'applique. Nous avons vu que la disparition de l'ambiguïté dans le langage implique l'impossibilité de tout discours vrai sur ce qui est une déformation. C'est donc cette ambiguïté qui garantit la vérité d'une proposition telle que : « Louis XIV est le roi de Molière », Louis XIV n'existant pas et Molière non plus, cette proposition devrait être fautive selon le réalisme décrit précédemment. Kripke tente de résoudre cela par le fait que les noms propres réfèrent toujours à une même chose dans un cadre modal et que donc il y a un objet existant auquel ils réfèrent dans tous les mondes². Cette solution ne nous satisfait

la mesure où cette proposition est simplement fautive » [cf. B. Russell, "On denoting" [dans :] *Mind*, Vol. 14, n° 56, New series, 1905, p. 479-493, p. 484) ; " *With our theory of denoting, we are able to hold that there are no unreal individuals ; so that the null-class is the class containing no members, not the class containing as members all unreal individuals*". « Grâce à notre théorie de la dénotation, nous sommes à même de soutenir qu'il n'y a pas de non-existants, de cette manière, l'ensemble vide est l'ensemble qui ne contient aucun élément, non pas l'ensemble ayant pour éléments les individus non-existants dans leur totalité » (*Ibidem*, p. 491).

² Dans ses lectures, Kripke développe cette idée que les noms propres en réfèrent toujours aux mêmes entités, qu'ils dénotent une substance. Cf. S. Kripke, *Naming and Necessity*, Oxford, Blackwell publishing, 1972.

guère, c'est un réalisme radical que nous propose Kripke et il bannit ainsi les objets de fiction de toute prétention à la vérité sur leurs propriétés en tant qu'objets de fiction. Nous posons, de notre côté, l'ambiguïté au centre de notre démarche et ce qui doit être questionné est la présumée forme du réel sur laquelle il pourrait y avoir déformation. Il y a une forme réelle, nous ne contestons pas cela, mais cette forme est indéterminée dans ce qu'elle est et ne nous est accessible que par déformation : nous allons tenter de prouver que la fiction, déformation par excellence, nous révèle que la forme du réel ne peut se poser qu'en termes de déformation.

Déformation et conditions de la forme : ce que nous révèle la fiction

Nous l'avons dit, pour qu'il y ait déformation, il doit y avoir forme. L'idée de l'erreur provoquée par la déformation de la forme réelle est la conséquence du fantôme kantien de la présence de deux formes opposées et distantes. Sans entrer plus en détails dans une critique de la réception des travaux de Kant par la postérité ni même dans la critique de ces thèses par la phénoménologie husserlienne³, nous entendons pourtant

³ Husserl attribue à Kant ce qu'il nomme la découverte du «tableau noir» qu'est notre entendement, confortant ainsi la science dans l'idée qu'elle s'est faite du réel sans jamais vouloir le découvrir plus qu'en tant qu'objectivité pure, rejetant le sujet dans une dichotomie encore plus forte avec l'objet. Husserl propose une autre approche : « *Car tout se qui se présente dans le monde de la vie comme une chose concrète possède naturellement une corporéité, [...], et qu'il possède éventuellement aussi des propriétés psychiques ou toute autre propriété spirituelle* » face à « [...] l'idée finale de "connaissance" et de "vérité" qui était celle de l'existence naturelle [...] », ici, Husserl a en tête les livres A et Γ de la *Métaphysique* d'Aristote (E. Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, G. Granel (trad.), Paris, Gallimard, 1976, p. 120, 138).

affirmer grâce à ce que nous révèle la fiction que l'inaccessibilité de la forme du réel aurait dû être saisie comme une valeur positive en faveur de la déformation.

Lorsque nous imaginons⁴, nous n'imaginons jamais à partir de rien. Quel que soit l'objet conçu, auquel nous donnons un nom, quel que soit le récit, il y a toujours composition à partir de . Mais partons-nous du réel ou de propositions dites « vraies » qui le signifient ? Si tel était le cas, il serait possible de déconstruire les objets de fiction de telle manière que, leurs parties ayant un référent, le tout de ces objets serait signifié par une fonction de décomposition puis recombinaison sur les objets réels. La déformation serait alors précisément cette fonction mais cette fonction n'est-elle pas ce qui rend la forme du réel possible ? Lorsque nous percevons le réel comme posé devant nous, l'unité des objets ne va pas de soi : c'est l'ensemble saisissable de l'objet qui détermine notre appréhension. En voyant cette table qui n'est pas montée, nous pourrions, si jamais nous n'avions vu de table auparavant, n'en saisir que les parties comme étant des objets indépendants de l'unité du concept « table » et de l'objet qu'il désigne sans jamais concevoir la table comme unité. La forme du réel se manifeste par la déformation possible à partir d'elle. Et c'est cette déformation elle-même qui nous donne un indice de ce qu'est cette forme : une multiplicité variable à laquelle des concepts peuvent être appliqués pour la déterminer. Nous ne sommes pourtant jamais assurés du fait que ce que désigne notre concept existe, nous pouvons simplement considérer qu'un concept s'applique bien à cette chose présente ou non.

De fait, la fiction déforme mais la forme du réel n'est pas autre chose qu'une déformation depuis une forme elle-même

⁴ Pascal évacue toute prétention de l'imagination à la vérité précisément pour cette raison qu'elle puise toujours dans le réel en le dénaturant : « [...], cette [l'imagination] maîtresse d'erreur et de fausseté [...] » (B. Pascal, *Pensées*, L. Brunschvicg (dir.), Paris, Garnier-Flammarion, 1993, p. 82).

inconnue. Autrement dit, c'est la structure ontologique du réel qui nous donne matière à déformer mais celle-ci est déjà une déformation dans la mesure où elle n'est pas en elle-même mais comme une déformation appliquée à une forme insaisissable qui serait ce que l'on suppose être le réel « pur ». La déformation ne nous apparaît donc plus comme source d'erreur, ses modalités sont à distinguer pour déterminer ce qui constitue ou non une fiction. Si la fiction déforme, non pas la forme même du réel qui nous demeure inaccessible mais la forme d'une ontologie possible, quelle est la différence entre la déformation fictionnelle et la déformation qui demeure dans la forme de l'ontologie ? Premièrement, précisons que, sur le plan épistémologique, notre hypothèse d'une forme réelle inaccessible, sinon par la déformation qu'en propose une ontologie, est bien plus crédible que celle d'une forme réelle fixe et dicible dans le sens où aucune nouvelle connaissance ne serait ici possible sans n'être qu'une augmentation d'un savoir acquis et immuable. Si nous pouvions en effet exprimer le réel tel qu'il est dans sa forme même, ce qui a été, à un moment, considéré comme exprimant une forme réelle ne pourrait être changé sinon par l'expérience, en postulant toujours que l'expérience nous dit elle aussi la forme du réel et ne peut donc pas être changée. Si la forme du réel était possible à exprimer dans sa stabilité, aucune connaissance ne pourrait être révisée, il n'y aurait qu'ajout de connaissances⁵. Nous entreprenons là de saisir la façon dont une déformation du réel peut être positive car si le réel est toujours déformé, il n'y a alors que prétentions vaines à dire ce qui est. Pour cela, il nous faut comprendre que l'existence, à laquelle attache tant de valeur toute connaissance positive, n'est qu'un prédicat, qu'en aucun

⁵ Foucault décrit parfaitement la façon dont la logique de Port-Royal permettait de se préserver de cela. Cf. M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 77-78.

ce dernier ne doit bannir toute une frange qui nous est présente au quotidien, la fiction, de toute entreprise positive.

Loin de vouloir parachever le programme de Meinong⁶, nous entendons pourtant en tirer les conclusions susceptibles de servir notre volonté de réinscrire l'acte de déformation du réel dans une positivité épistémologique, plus encore, dans le sens même de tout rapport au monde possible. L'impossibilité d'un réalisme tel que nous l'avons décrite fait de l'existence une qualité non-nécessaire à la création de concepts, ce qui ne remet pas en cause le fait que nous ne puissions rien imaginer à partir de rien, nous imaginons juste depuis des concepts disponibles. L'existence devient alors un prédicat. La présence d'un référent n'est plus nécessaire pour la vérité d'un propos, si référent il y a, si nous proposons « il existe un objet tel que », alors nous indiquons simplement qu'il existe dans l'ontologie proposée pour décrire la forme réelle un concept qui possède un référent admis. C'est ici donc que se situe le critère de démarcation entre objets de fiction et objets réels, si nous pouvons encore les nommer ainsi ; le prédicat d'existence est associé aux objets présents dans l'ontologie. En ce qui concerne les objets de fiction, ne pouvant être générés à partir de rien, ils doivent accuser d'une certaine dépendance aux objets réels. Ce que nous avons dit des objets réels est la conséquence de considérations métaphysiques, ce que nous disons des objets de fiction à présent relève plus de la logique et de la philosophie du langage : quelles sont leurs conditions de possibilité dans un langage ? Tout objet de fiction, nous l'avons expliqué, est un composé d'objets réels, dès lors, ce composé dépend des objets réels⁷. C'est donc à la seule condition que ces derniers

⁶ « L'étant, le "fait", sans lequel aucune connaissance ne saurait valoir comme telle, [...], peu importe que ce soit positivement ou négativement, qu'il s'agisse d'un être ou d'un être-tel » (A. Meinong, *Théorie de l'objet*, J.-F. Courtine et M. de Launay (trad.), Paris, Vrin, 1999, p. 88).

⁷ L'objet n'en demeure pas moins plus substance que ses parties comme le

soient dits « existant » qu'est rendue possible leur déformation par la fiction. Les objets de fiction reposent donc eux aussi sur l'ontologie qui suggère la forme du réel, mais cette ontologie est-elle unique ? Pouvons-nous admettre plusieurs expressions de la forme du réel ?

Déformer le réel : le réel comme « monde de la vie » inconditionné

N'y a-t-il qu'une seule ontologie possible ? Un moment clef de notre raisonnement est celui de savoir si nous rejoignons le réalisme déterminant dont nous avons parlé ou si la distance qui existe entre nous et la forme du réel telle qu'elle demeure hors de portée nous pousse au relativisme. Une seule ontologie nous amènerait à un réalisme considérant une solution unique à tout propos sur le monde ou sur la fiction puisque nous avons admis la possibilité d'une vérité de la fiction en faisant de l'existence un prédicat. Dans cette optique, notre « exprimer la forme » devrait avoir pour référent un état défaits (déterminé par l'ontologie) qui y correspond. Dans le cas d'ontologies multiples possibles, nous serions amenés à considérer l'instabilité de la forme exprimée et à admettre donc l'aspect relatif de nos propos quant aux états de fait⁸. Là où nous cherchions une légitimité épistémologique de la fiction, serions-nous

suggérerait déjà Aristote [cf. Aristote, *Métaphysique*, Livre B, J. Tricot (trad.), Paris, Vrin, 1933]. L'idée de dépendance ontologique est actuellement traitée en logique modale et permet de comprendre la structure des mondes qui admettent des objets de fiction connaissables : les travaux de G. Priest et ceux de S. Rahman portent sur ce sujet. [Cf. S. Rahman et M. Fontaine, "Ontological Dependence, the Artifactual Theory of Fiction and Beyond", article non-publié, Lille, 2012).

⁸ Notons bien que nous passons d'« état de faits » à « états de fait », le pluriel portant sur « états », il nous est possible de considérer plusieurs modalités d'un seul fait.

sur le point de ne plus accorder de pertinence particulière à rien en matière de connaissance ? C'est un exercice sceptique dangereux auquel nous nous livrons. Nous disons dangereux car, en en restant là, nous ouvririons la porte à un désengagement vis-à-vis du réel, sa forme étant inaccessible, si relativisme il y a, rien ne nous incite plus à prétendre ni être redevable de quoi que ce soit en ce qui concerne notre ancrage dans ce réel.

La forme du réel, décrite comme inaccessible, plonge le réel dans l'ineffable, espace insupportable qui échappe à toute expression. Malgré cela, nous ne doutons pas du réel. Le doute exprimé plus haut n'est pas le doute cartésien⁹, c'est un doute sur la nature malheureuse du langage qui se tient toujours à distance et dans son ambiguïté. L'ineffable ne peut se définir qu'en termes négatifs et est infini du seul fait qu'il réfère à tout ce que l'on ne peut appréhender par le langage et donc par la pensée.

Dès lors, comment trouver un sens à notre expression du monde et à ce qui en résulte par déformation, la fiction, si la forme du réel rend caduque toute expression ? Nous employons à présent le terme « monde » pour désigner l'unité perceptive intuitionnée qui nous apparaît comme forme réelle mais qui est déjà conditionnée par notre ontologie. Si la forme du réel est l'ineffable, cet ineffable ne peut être pointé que par le langage. En effet, comment considérer qu'il y a ineffable s'il n'y a pas langage ? C'est le langage qui dessine la frontière de l'ineffable puisque les limites de l'expression sont cette même frontière.

Dans ce que nous exposons, nous avons déjà une ontologie : celle qui donne une idée de la forme du réel grâce à l'ineffable

⁹ Cf. E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, E. Lévinas et G. Peiffer (trad.), Paris, Vrin, 1947 où Husserl expose la faiblesse du *reductio ad cogitum* s'il en reste à son état de doute, le cogito doit continuer à se bâtir à rebours en faisant fi du doute dont il est parti et en s'appliquant un nouveau doute.

et qui comprend comme monde les interactions entre ineffable et langage. Pourtant, dans ce cadre, nous sommes forcé d'admettre plusieurs structures de ce monde dès lors qu'il est déployé car il nous est possible, par le langage, d'exprimer un monde autre. Cela signifie que nous ne déformons pas le réel mais le monde comme unité perceptive intuitionnée. Dans *Manières de faire des mondes*, Nelson Goodman cerne cette idée en attribuant des versions au réel¹⁰. Pourtant, dans cette approche, jamais ne perce la possibilité d'une ontologie unique qui rendrait possible à la fois le monde et le réel, tout étant réduit au langage.

La fiction, comprise comme déformation ultime du réel, nous révèle la déformation du réel comme inévitable, nous condamnant ainsi au relativisme et à l'impossibilité d'exprimer le réel dans sa forme par quelque langage que ce soit. Mais sont à bien distinguer monde et forme du réel, le monde comme vécu inconditionné et la forme du réel comme assise de ce vécu, assise qui se tient dans l'ineffable. Le monde ne se déploie pas de manière unilatérale en prétendant atteindre l'ineffable mais répond à une ontologie unique qui rend possible la forme du réel. Le monde est donc ce à quoi nous avons toujours affaire comme possibilité de tout discours et tout savoir possible. L'ambiguïté du langage n'est qu'une distinction interne qui ne joue en aucun cas sur la possibilité d'exprimer adéquatement la forme du réel, toute expression est déformation mais dessine toujours plus cette forme qui nous demeure inaccessible. Déformer le réel est la condition de tout réel autour duquel se tisse cette déformation comme monde.

¹⁰ Cf. N. Goodman, *Manières de faire des mondes*, M.-D. Popelard (trad.), Paris, Gallimard, 2007.

**Reality and shapes:
a metaphysics of fiction
(Abstract)**

In this paper, we aim to show that the shape of reality is so far from us that any intent to say it is doomed to failure. A nice approach to fiction as the seamy side of language leads us to consider that the question of reality should be asked in terms of fiction : what does fiction tell us about how we deal with reality? The answer to this question reveals that existence is not the guarantee of what we are used to call genuine knowledge. Indeed, knowledge should be understood as a type-identified set of propositions in ontology which basis is the same as the one of fictional terms ; with this basis always lingering out of reach.

Key words : fiction, réalisme, forme, ontologie.

Dimitri Desurmon étudie actuellement sous l'autorité de Shahid Rahman à l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3. Dans le cadre de la logique et de la philosophie des sciences, ses travaux portent sur l'argumentation.